Cette considération finale est des plus importantes. Sur quatre-vingts millions de Russes, y en a-t-il plus d'une centaine qui l'admettent? En est-il un millier qui se rendent compte que le premier terme logique de la guerre actuelle avec les deux empires de l'Ouest, c'est l'abandon de la Pologne? Dans ces conditions, quelle désillusion pour les soixante-dix-neuf millions neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille panslavistes qui estiment que la Russie n'a qu'à prendre. Pour eux, la seule supposition *que la Russie puisse perdre quelque chose* a un caractère de blasphème, d'irréligion, de lèse-majesté; tant sont puissants les préjugés, lorsque l'esprit humain se plaît à leur donner l'hospitalité comme à des dieux protecteurs!

Ce préjugé panslaviste est l'atout qui donnera la victoire aux armées austro-allemandes, en cas de guerre avec la Russie

Voici comment Sarmaticus l'escompte dans son livre *Von der Weichsel zur Dniepr* : « On peut objecter que les Russes n'accepteront pas de batailles en Pologne et qu'ils chercheront à entraîner l'adversaire vers l'intérieur ; mais *pareille hypothèse ne paraît guère soutenable*. Les procédés de 1812, renouvelés des Scythes comme on l'a dit, étaient la conséquence d'une telle infériorité politique et militaire et ont coûté de tels sacrifices à la nation, que *cette déplorable façon de conduire la guerre* serait une CALAMITÉ et un CRIME aujourd'hui. La Russie est trop puissante et *a trop conscience de sa force* pour donner au monde cet AVEU D'INDIGENCE. Il y a d'ailleurs des témoignages positifs d'intentions contraires; ce sont les travaux de fortifications entrepris à Varsovie, à Kovno, à Novo-Georgievsk et à Ivangorod. Les sommes considérables dépensées dans ces

places seraient du gaspillage et un non-sens si ces places ne devaient pas servir à protéger, en avant et sur le flanc, le rassemblement des armées russes. »

Cet argument tiré du « gaspillage de sommes considérables » a de la valeur. Pourtant ce n'est pas un argument irrésistible, car prenons une à une les quatre forteresses où, d'après Sarmaticus, « des sommes considérables » auraient été dépensées. D'abord « Varsovie et Kovno ». Varsovie est la clef des voies ferrées allant de Vienne à Saint-Pétersbourg et de Berlin à Moscou. C'est un point stratégique de premier ordre. Admettons que la Russie ait intérêt à évacuer la Pologne. Varsovie est un point à garder. Dans ce cas, une garnison d'une douzaine de mille hommes pourrait utilement y être affectée ; ne serait-ce que pour forcer l'armée prussienne à immobiliser à Varsovie des forces doubles ou triples. Et dans le cas où l'armée prussienne voudrait brusquer son entrée à Varsovie, ce ne serait pas avant d'avoir eu plus de douze mille hommes hors de combat, plus du double même, qu'elle réaliserait son plan. Il suffirait au gouverneur de Varsovie d'avoir de l'intelligence et surtout de l'énergie.

Quant à la place de Kovno, elle est en dehors du carré polonais, elle est située sur la ligne de Kœnigsberg à Moscou, elle est un point stratégique important au point où cette voie ferrée traverse le Niémen. La tête de pont de Kovno doit être défendue à outrance ; c'est d'ailleurs une cité de cinquante mille habitants, située sur la rive droite du Niémen, au confluent de la Vilia qui la divise en deux parties. Il a été parlé plus haut d'une douzaine de mille hommes pour la garnison de Varsovie, Kovno comporterait une garnison de même effectif.

Voici ce qu'écrivait en 1884 (tome III, page 143) le commandant Marga sur cette place : « D'après les nouvelles les plus récentes, on élèverait des ouvrages à Kovno, point de passage très important sur le Niémen ; il y existe un très long tunnel construit jadis sur l'ordre spécial de l'empereur et que les Russes considèrent comme une des meilleures défenses du chemin de fer. » Kovno est à quatre-vingts kilomètres de la frontière, à moitié chemin de la frontière à Vilna Il est donc sage d'y avoir élevé des ouvrages solides. En tout cas, Kovno étant en dehors du carré polonais, les sommes dépensées à ses ouvrages n'impliquent pas l'occupation par l'armée russe du carré polonais.

Voici pour les deux premières places citées par Sarmaticus ; quant aux deux autres, Novo-Georgievsk et Ivangorod, bien que de moindre importance, elles ont aussi

un rôle stratégique. Ivangorod est la clef du chemin de fer de Vienne à Moscou. Rien qu'à ce point de vue, il est bon que la Russie y place six mille hommes pour obliger l'armée autrichienne à l'observer par des forces doubles et à s'y immobiliser de longs mois si elle ne préfère livrer de sanglants assauts. Voilà ce qu'en a écrit Marga : « Ivangorod est située sur la rive droite de la Vistule, au confluent de la Wieprz. Cette place n'a été commencée qu'en 1831 ; elle a été appelée Ivangorod du prénom Ivan du duc Paskiewich. Les deux rives de la Vistule dans cette région sont basses et marécageuses. Les fortifications consistent en une enceinte de quatre fronts bastionnés dont la gorge s'appuie à la Vistule ; elle contient de vastes casernes à l'épreuve et des bâtiments militaires, mais pas de population civile. Cette place vient d'être transformée. Les Russes y ont

construit neuf forts à deux kilomètres environ de l'enceinte ; il y en a six sur la rive droite et trois sur la rive gauche de la Vistule. Le camp retranché ainsi formé englobe plusieurs grands villages. » Ivangorod, bien qu'elle soit un camp retranché minuscule, peut fournir une belle défense ; rien n'est plus difficile à forcer que des lignes d'eau sur lesquelles les vues sont restreintes. Ivangorod est une bonne petite place aux mains d'un gouverneur résolu.

Quant à Novo-Georgievsk, cette forteresse a pour elle d'être située au confluent du Bug et de la Vistule. Elle occupe l'emplacement de l'ancien village de Modlin. Napoléon avait en 1806 créé une tête de pont à Modlin. Les Russes en ont fait sortir tous les habitants et ont transformé Novo-Georgievsk en une place purement militaire qui leur a servi de point d'appui

dans la répression des insurrections polonaises. Voici ce que Marga écrivait en 1834 sur cette forteresse : « Les Russes construisent des forts autour de Novo-Georgievsk et à 4 ou 6 kilomètres de l'enceinte. » Il y a cinq forts sur la rive droite de la Vistule, dont un situé en amont du confluent du Bug, les quatre autres forts sont en aval. Il y a trois forts sur la rive gauche de la Vistule. Novo-Georgievsk est une place facile à défendre : une garnison de six mille hommes y suffirait. En résumé, les quatre forteresses invoquées par Sarmaticus pour empêcher l'armée russe d'évacuer la Pologne ne sont pas un argument invincible. Trois garnisons faisant en tout 24,000 hommes pour les trois places de la Vistule : c'est tout l'indispensable. Que ce nombre soit augmenté de moitié, qu'il soit même doublé, si l'appréciation des effectifs est faite plus large-

ment qu'elle ne l'est dans cette analyse, l'armée russe n'en fera pas moins sagement en évacuant le carré polonais, où surnageraient les trois têtes de pont de la Vistule.

C'est en dehors du carré polonais, derrière les marais de Pinsk, que l'armée russe doit opérer sa concentration et passer les cinq semaines qui lui sont indispensables pour être *au point voulu* contre ses adversaires. Rien d'impossible alors à ce que l'armée russe accepte la lutte, qu'elle l'offre même, sans appréhender les manœuvres terribles d'adversaires usant de leur énorme supériorité numérique pour l'envelopper en opérant sur les flancs d'un théâtre de guerre aussi périlleux que le théâtre polonais. Avec un résultat favorable, avec des victoires, rien ne s'oppose au retour de l'armée russe sur la Vistule avant la chute des places fortes qui viennent d'être énumérées. Il faut cinq semaines à l'armée russe pour se concentrer en dehors du carré polonais. Trois semaines après, des coups décisifs pourront avoir été portés. Huit semaines sont à peine la moitié ou le tiers de ce que doit résister une place bien commandée, même lorsqu'elle est énergiquement assaillie. Telle est la réponse la plus sage qui se puisse souhaiter aux pronostics de Sarmaticus. Il est vrai que c'est abandonner sans coup férir ce que Sarmaticus considère comme devant être obtenu par des victoires décisives.

La réponse qui vient d'être formulée paraît donc *optimiste* au point de vue prussien, puisqu'elle donne *gracieusement* ce que l'écrivain prussien paraît vouloir *arracher par les armes* à la Russie. Quoi qu'il en soit, la sagesse est avec cette réponse, en dépit de ce que paraît préjuger Sarmaticus. « On peut admettre que les *premiers coups*

décisifs seront portés en *Pologne* et *non loin de la frontière*. Si le succès favorise les alliés, ceux-ci passeront à la *deuxième partie* de leur tâche : occuper la Pologne, *se créer une ligne de défense* sur laquelle on puisse tenir longtemps avec des forces peu considérables et entreprendre le siège des places importantes de Kovno, Georgievsk, Varsovie et Brest. » Il est inutile d'insister. La condition : « *si le succès favorise les alliés* » est en effet évidente pour Sarmaticus. Comment le succès « ne favoriserait-il pas les alliés » sur ce théâtre qui semble disposé *exprès pour ce succès?* En réalité, l'abandon de la Pologne constituant le premier acte du plan défensif de la Russie n'est pas une concession à la Prusse et à l'Autriche ; c'est, au contraire, le refus de leur accorder un succès *facile*, propre à démoraliser les troupes russes, propre surtout à paralyser la défense ulté-

rieure par la privation de cinq cent mille combattants.

Sarmaticus, après avoir admis le *succès* des alliés en Pologne, définit ainsi les conditions de l'offensive *au delà* du carré polonais : « Pour pousser les opérations au delà de la ligne Brest-Vilna, et plus tard au delà de la ligne Kiev-Smolensk, il faut dans chacune de ces directions une base solide. La première condition à remplir, c'est un fonctionnement régulier des voies ferrées et, par suite, la possession des places de la Vistule et du Niémen. La conduite de la guerre a été modifiée d'une façon essentielle par l'emploi des voies ferrées. La marche sur Moscou, témérité du temps de Napoléon, peut être considérée aujourd'hui comme une opération normale, comme une entreprise plausible dont on peut prévoir l'exécution et les résultats. » Nous partageons l'opinion de

Sarmaticus sur la facilité d'aller à Moscou avec une armée de deux cent mille hommes. Cette facilité serait d'ailleurs singulière, si les premières opérations sur la ligne de retraite de l'armée russe de Pologne avaient réussi. Il en serait autrement si la Pologne ayant été obtenue sans coup férir, la coalition austro-prussienne rencontrait l'armée russe intacte, concentrée, *avec des effectifs sensiblement égaux aux siens.*

Ce serait alors une lutte colossale entre quatre millions de soldats ayant au cœur le sentiment de la grandeur de la lutte, puisque la Pologne avec ses neuf cents myriamètres carrés aurait été le gage d'une bonne concentration! Alors la Russie pourrait l'emporter. Alors seulement l'endurance du soldat russe à la fatigue, à la faim, aux intempéries, aurait un rôle prépondérant dans cette guerre d'*usure* que conseillent mille écrivains, sans s'être dou-

tés de *ce qu'elle suppose d'héroïsme* chez les chefs qui engagent pareille guerre, chez les soldats qui la supportent!

Avec pareil héroïsme, Paris aurait tenu six mois de plus; la ration déjà si faible aurait dû être réduite des trois quarts dès le lendemain du siège pour prolonger la résistance! Dans une pareille lutte de sacrifices, le dernier mot restera au Russe, parce que son corps est plus accoutumé à la misère, à la souffrance, à l'air gelé comme à l'air embrasé! Mais quelle lutte! et si la chair du Russe y est plus propre que la chair du Prussien et la chair de l'Autrichien, en sera-t-il de même des âmes? L'âme bien plus que la chair est maîtresse des déterminations héroïques. Où seront les âmes les plus fortes? Où sera la plus ferme volonté de vaincre? Chez les Russes! hurlent les panslavistes, et ils rappellent avec enthou-

siasme la campagne de 1812. L'argument a du bon. Pourtant! comment expliquer la faible volonté de vaincre devant les envahisseurs de la Crimée en 1856? A beaucoup près, la haine de 1856 était plus violente, moins factice que la haine actuelle chez les Russes; c'était contre le nom exécré de Napoléon un regain de la haine de 1812!

La volonté de vaincre de la part de la France était médiocre. Jamais guerre plus bête ne fut imposée à l'armée française! Et cependant la volonté de vaincre, la forte résolution du Russe de 1812 n'eut pas de second exemplaire!

Qu'en sera-t-il en 1890? Reverra-t-on la ferme décision de 1812? Assistera-t-on au contraire à la faible détermination de 1856? Afin de comprendre l'évolution du sentiment russe pendant les années écoulées de 1815 à 1856, il faudrait étudier

longuement les aspirations des diverses classes qui composent le peuple russe. Faute d'avoir essayé cette étude, on est conduit à ne pas saisir la cause d'un phénomène évident. Comment plus d'un Russe, au lieu de ruminer la résistance à outrance, au lieu d'appeler à lui les souffrances extrêmes pour goûter la joie purement morale de *détruire l'ennemi*, a-t-il vu sans colère les succès des Anglais et des Français en Crimée? M. Anatole Leroy-Beaulieu, dans le premier volume de « L'Empire des Russes et les Tzars », a pu formuler cette appréciation singulière (2e édition, page 414) :

« C'était, sans le savoir, *au profit du moujik*, au profit du PEUPLE RUSSE que se battaient la France et l'Angleterre. A cet égard, *la Russie a été heureuse de sa défaite :* jamais aucun pays n'a peut-être acheté aussi bon marché sa *régénération*

nationale ! » Lorsque de pareilles idées ont cours, lorsqu'un écrivain consciencieux et clairvoyant considère comme un moyen de *régénération nationale* les désastres subis par l'armée russe, il fait bon examiner attentivement si de nouveaux désastres de l'armée russe ne pourraient pas être considérés aussi comme un moyen de *régénération nationale.*

Quand on associe deux idées en apparence aussi contradictoires : *désastre des armées* et *régénération nationale,* il faut préciser. Cette association d'idées correspond à un état d'esprit particulier, à l'aspiration de l'esprit humain vers un ordre de choses plus conforme à ce qu'il estime bon, utile, agréable. Cet état d'esprit spécial efface plus ou moins la notion des devoirs de l'individu, sujet ou moujik, vis-à-vis le gouvernement. Une défaite devient médiocrement douloureuse si elle oblige

le gouvernement à des concessions. Ce n'est pas l'armée ennemie qui devient l'objet de la haine de l'individu, c'est le gouvernement !

Quand un grand nombre d'individus subissent cet état d'esprit, force est au gouvernement, s'il est sage, de ne pas entamer de guerre. Le gouvernement de l'empereur Napoléon III a éprouvé la vérité de ce précepte. Rien de plus dangereux qu'une guerre pour l'État où certaines classes sociales estiment avoir un intérêt à la défaite ! En Russie, on trouve dans cette disposition d'esprit tous les Polonais dont le nombre dépasse cinq millions. Dans une disposition analogue, il y a quantité de « Grands Russiens » et de « Petits Russiens » qui, malgré leur origine, appartiennent aux sectes nihilistes et recherchent tous les prétextes afin de renverser l'ordre de choses existant en Russie.